

REALITE ET FICTION ALGERIENNES DANS L'OEUVRE DE CERVANTES

- Je voudrais vous remercier, vous tous, très chaleureusement, d'être venus perdre un peu de votre temps, à écouter ce que fut la vie de l'illustre Cervantès en Algérie, tout particulièrement à Alger et à Oran... Si mon propos trouve quelque mérite à vos yeux, nous l'attribuerons à l'auteur du Don Quichotte ; si, au contraire, il ne vous procure que de l'ennui, on l'attribuera à celui qui vous parle.
- Je voudrais aussi préciser que, pour rendre cette causerie, qui n'a aucune prétention, davantage accessible à tous ceux qui ne comprennent pas l'espagnol, j'ai pris la liberté de traduire toutes les citations. Que ceux qui comprennent l'espagnol veuillent bien me le pardonner...
- Enfin, dernière remarque, je serai fatalement amené à citer des lieux que bon nombre d'entre vous n'ont jamais vus. Vous voudrez bien m'en excuser.
- Ces précautions oratoires étant prises, comme disait l'avocat de Molière : “ nous allons passer au déluge ”...

*

* *

On a beaucoup, beaucoup écrit sur Cervantès... Il y a quelques mois encore, on pouvait lire dans une revue littéraire, un article intitulé : “ *Cervantes, le vaillant capitaine, aurait fait les délices du bey d'Alger* ”... Il s'agissait du compte-rendu d'une biographie assez sulfureuse, il faut l'avouer, que l'écrivain contemporain espagnol *Arrabal* venait de consacrer à *Miguel de Saavedra Cervantes*, que chacun connaît plus ou moins, parce qu'il est le père de *Don Quichotte*.

Je dis que c'est une biographie sulfureuse ; j'ajouterai qu'elle est totalement iconoclaste et qu'elle enfreint tous les tabous, car selon Arrabal :

1 - Cervantès n'était pas si chrétien qu'on veut bien le prétendre, puisque sa famille était d'origine juive.

2 - Cervantès n'était pas si « Gallardo espanol », c'est-à-dire « Vaillant Espagnol », comme il ose l'affirmer, en donnant ce titre à l'une de ses comedias, puisque selon Arrabal, il était homosexuel et que, toujours si l'on en croit cet auteur, il aurait été l'amant ou le giton du pirate qui l'avait capturé, avant de devenir celui du bey d'Alger.

3 - Enfin, toujours selon Arrabal, Cervantès n'était pas le grand soldat de la bataille de Lépante, comme on l'a raconté, puisque, au plus fort de l'action, le malheureux, saisi par un violent mal de mer, vomissait à fond de cale... et, si un coup d'arquebuse au bras gauche, a fait de lui, pour la postérité, « le glorieux manchot de Lépante », ce ne fut que par accident.

Comme vous pouvez le constater, on a tout dit de Cervantès : et le meilleur et le pire...

*

* *

D'un côté, les affirmations d'Arrabal... Elles sont écrites au vitriol... De l'autre, les éloges dithyrambiques de l'immense majorité des critiques littéraires et des historiens qui installent Cervantès, au sommet du Parnasse des lettres.

Alors, on est bien en droit de se poser la question : Où est la vérité ?... ou plus exactement : où est la fiction ?... et où est la réalité ?...

C'est là tout le problème que pose Cervantès, en tant qu'individu, et tout le problème que pose l'ensemble de son œuvre...

Mon intention ici, est d'essayer de répondre à ces questions, non pas sur la biographie complète de Cervantès, non pas sur la totalité de ses écrits. Ce serait

faire preuve de beaucoup de prétention, et surtout, ce serait enfoncer quelques portes déjà bien ouvertes... Non... ce qui va m'intéresser, et peut-être vous intéresser, du moins je l'espère, c'est la période de la vie de Cervantès qui s'est déroulée à Alger d'abord, à Oran ensuite, et les traces que ce séjour algérien a laissé dans ses œuvres...

En bon pied-noir que je suis, c'est le Cervantès de là-bas, et lui seul, qui a retenu mon attention.

Ainsi, Cervantès a vécu à Alger... Il y a vécu une dangereuse captivité, longue de cinq années... Plus tard, Cervantès est venu à Oran. Et là, il y est venu comme ambassadeur de sa majesté très catholique Philippe II... Comme vous le voyez, deux séjours bien différents !!!

Et tout ce qu'il a connu, tout ce qu'il a vu et tout ce qu'il a entendu, sur cette terre algérienne, il va l'utiliser, il va le raconter, tout au long de ses œuvres...

Pourquoi a-t-il éprouvé ce besoin ?... Vraisemblablement pour deux raisons...

La première, c'est que nous sommes au Siècle d'Or de la littérature espagnole et de l'histoire de l'Espagne, et qu'à cette époque, dans la péninsule, et même en Europe, l'orientalisme est une fiction à la mode. Les Espagnols, de façon plus expressive, appellent cette mode de l'orientalisme, la "*musulmaneria*" (mot à mot la musulmanerie).

La seconde c'est que Cervantès lui, se sent, sinon le seul, du moins un des rarissimes chroniqueurs de l'époque, à pouvoir donner un caractère d'authenticité à son récit.

Pour répondre à cette mode de l'orientalisme en Espagne, des écrivains fameux, tels que Lope de Vega, Gongora, Quevedo, ont sacrifié à cette copieuse littérature, à base d'aventures moresques dont raffolait la société espagnole.

Les *romances de la frontière*, (on appelait *frontière*, la ligne de partage entre les zones d'influences musulmanes et les zones d'influences chrétiennes), *les romances morisques*, *les romances de maures et de chrétiens*, ne se comptent plus... On peut citer quelques titres fameux : *l'Histoire de l'Abencerrage et de la belle Jarifa*, ou encore *Les Guerres civiles de Grenade...*

Pour nous, aujourd'hui, il est intéressant de savoir que plusieurs de ces œuvres se déroulent à **Oran**, car cette ville était l'une des têtes de pont de la chrétienté en terre d'Islam. **Gongora** signe deux poèmes : Le premier s'intitule : *A Oran, il était au service du roi...* le second, *Parmi les chevaux libres des Zénètes vaincus...* (Il faut savoir que les Zénètes étaient une tribu installée autour d'Oran, dont les descendants, étaient encore là, à l'arrivée des Français en 1830).

Le grand **Lope de Vega**, lui-même, a écrit une comedia intitulée : *Le siège d'Oran*. Malheureusement, le manuscrit n'a pas été conservé. Enfin nous arrêterons cette liste, avec un texte de **Miguel de Barrios**, *L'Espagnol à Oran*, qui a été écrit cinquante ans après la mort de Cervantès

Cette mode de l'orientalisme, n'est pas propriété exclusive de l'Espagne. On la retrouve encore en France. Madame de Scudery écrit *l'Almahide...* Madame de Villedieu compose les *Galanteries Grenadines...* Madame de La Fayette rédige la *Zaïde...* Mais, c'est surtout, Chateaubriand qui, bien plus tard, laisse l'œuvre la plus connue, *Le Dernier des Abencerrages*.

Il faut vous dire que, dès que les Maures ne furent plus à craindre directement, et cela s'est produit en Espagne, après la prise de Grenade, en 1492, leurs mœurs, leur civilisation, d'ailleurs fort peu connues, furent facilement poétisées, embellies et mises à la mode du jour... C'est là encore une

attitude moderne, qui se retrouve de nos jours... Après tout, l'histoire n'est qu'un perpétuel recommencement...

Donc, on prêta aux Maures, toutes sortes de vertus chevaleresques. On en fit les plus délicats, les plus raffinés des amants. On ne pouvait plus à cette époque, célébrer la femme aimée, sans s'affubler, et sans l'affubler elle-même, d'un travestissement moresque. Ce fut le temps des héros de romans qui se nommaient *Ben Gazul* ou *Abenamar*, des héroïnes qui s'appelaient *Zaïda* ou *Adalifa*. Ce fut le temps des noms, des armes, des devises, de tout un " *attirail moresque* ", qu'un romance satirique de l'époque, baptisait de « *roperia mora* », ce que l'on pourrait traduire de façon triviale, « *le paquetage arabe* ».

A cette littérature, Cervantès apporte sa contribution avec *Los baños de Argel*, Les bagnes d'Alger (je reviendrai sur la signification exacte de ce titre)... *El Trato de Argel*, Le marchandage d'Alger ou la Vie à Alger, selon les traducteurs, *La Gran Sultana*, La Grande Sultane, et deux, au moins, de ses fameuses Nouvelles Exemplaires : *El Amante Liberal*, l'Amant Liberal et *La Española Inglesa*, L'Espagnole Anglaise.

Mais c'est surtout, dans *El Cautivo*, le Captif, qui est un chapitre du Don Quichotte et dans le *Gallardo Espanol*, le Vaillant Espagnol, qu'il va léguer à la postérité ses expériences algéroise et oranaise.

*

* *

Après la Bataille de Lépante, Cervantès, qui a perdu l'usage de son bras gauche, retourne en Espagne, muni de lettres de recommandations. Malheureusement pour lui, il est capturé en mer, au large des Saintes Marie, par des pirates barbaresques et il est conduit à Alger.

Or, aux chapitres 39, 40 et 41 de la première partie du *Don Quichotte de la Manche*, un homme, qui a été, lui aussi, captif chez les Maures, vient nous

raconter les épisodes de sa captivité et de son évasion, en compagnie d'une beauté moresque qu'il est parvenu à séduire...

Ce récit, bien qu'inséré au beau milieu des aventures de Don Quichotte et de Sancho Pança, constitue une histoire totalement indépendante et on l'a souvent éditée ou étudiée seule, sous le titre de *El Cautivo*, le Captif..

Eh bien, je vous propose de parcourir ensemble ce texte du *Cautivo*.

Nous passerons rapidement sur les péripéties de la capture : une galère espagnole est arraisonnée par un navire de course barbaresque et l'homme est fait prisonnier. Il devient le Captif. On imagine sans peine que c'est là un rappel autobiographique de la propre capture de Cervantès, alors qu'il transitait de Naples vers l'Espagne.

Le récit des campagnes militaires de ce captif du roman, le nom de ses chefs, de ses ennemis, de ses amis surtout, comme, par exemple, ce capitaine Urbina qui fut le commandant de Cervantès à la bataille de Lépante, appartiennent réellement à l'histoire et à la vie de l'auteur du Quichotte, même si certains détails ont été modifiés et, bien sûr, généralement embellis.

Il faut nous intéresser au captif à partir de son arrivée à Alger...

Si l'on s'en tient au fait que ce prisonnier n'est ni plus ni moins que Cervantès lui-même, nous pouvons fixer cet épisode avec une grande précision chronologique. Il se situe, dans la réalité, *en septembre 1575* et il ne se terminera que cinq ans plus tard, *en septembre 1580*.

Voici donc, le captif, enfermé dans ces fameux " *bagnes* " d'Alger...

« *Il était retenu, nous dit Cervantès, dans une maison ou prison que les turcs appellent baño, où ils enferment les captifs chrétiens ; ceux qui appartiennent au roi, comme ceux qui sont à quelques particuliers...* »

Il nous faut immédiatement préciser qu'il n'y avait pas de bagnes à Alger, au sens que nous donnons, nous Français, à ce mot. Si l'on imagine ces bagnes

d'Alger, d'après l'image que l'on a pu se faire des anciens camps de travaux forcés de Cayenne, en Guyane, on commettrait un contre-sens pur et simple. Les traducteurs se sont emparés du mot *baño*, et par commodité phonétique, on en fait le bain. En réalité, comme le mot espagnol l'indique, il s'agissait de bains, et ici de bains maures qui offraient en sous-sol, des salles basses voutées, faites de constructions de très grosses pierres, où il était facile d'enfermer les esclaves chrétiens pour la nuit, une fois qu'on les avait entravés et enchaînés.

Il faut rappeler pour les amateurs de vocabulaire espagnol que le constructeur de ces *baños* arabes était le *al bañil*, c'est là l'origine du mot espagnol *albañil* qui signifie *maçon*.

A Alger, il y avait trois *baños*, et là vivaient les esclaves qui avaient été attribués au beglierbey, que l'on appelait aussi le vice-roi ou le pacha, et à l'administration de la ville. Cervantès donne des détails précis, je le cite, sur : “ *les captifs que l'on appelle cautivos de almacen, c'est à dire les captifs du conseil qui sont au service de la cité dans les travaux publics.* ”

(Ici encore, ceux qui connaissent l'espagnol peuvent commettre une confusion dans les mots... *almacen* n'a pas le sens moderne espagnol de magasin, mais le sens ancien arabe de *al mahzen*, c'est à dire administration ou administratif).

Le destin de ces prisonniers était lamentable. Nourris misérablement, ils étaient employés, enchaînés, à de durs travaux de terrassements et de construction, dans les moulins de la ville, ou dans les services du port.

Paradoxalement, les plus malheureux avaient comme compagnons d'infortune, dans les *baños*, des prisonniers qu'on appelait *cautivos de rescate*, c'est à dire des captifs dont on escomptait le rachat. C'étaient des prisonniers de marque, des gens riches, ou des personnalités, dont on espérait, qu'en les faisant peiner et travailler durement, ils feraient tout pour accélérer le paiement de leur rançon. Au départ, Cervantès eut droit à ce régime de captif de rachat, car les lettres de recommandation qu'on avait trouvées sur lui, dont une aurait été

signée par le prince Don Juan d'Autriche, avaient fait croire qu'il s'agissait d'un personnage important à la cour de Philippe II.

Il faut savoir que toute la ville d'Alger ne vivait que des captures en mer des barbaresques. Dans ce repaire inexpugnable de pirates que constituaient la cité et le port d'Alger, tout le monde vivait du commerce des vies humaines et des biens volés : le dey, dans son palais de la Casbah, mais aussi les reis, les capitaines des vaisseaux, dans les maisons basses et les patios ombragés autour du port, les cadis, les muftis et les imams, dans les cent mosquées que comptait la cité, les janissaires, dans leurs casernes couverts, à la fois imposants et ridicules avec leurs coiffes semblables à des toques de cuisiniers et leurs robes de femme, le peuple des artisans, forgerons, tailleurs, teinturiers, cordonniers, marchands de beignets, dans leurs boutiques des souks, près de la porte de Bab-Azoun, le peuple des oisifs, fainéants et pouilleux, qui, selon l'expression arabe, soutenaient les murs, à l'heure de la sieste, les mille prostituées, postées dans tous les passages, et des hordes de gitons, adolescents propres et parfumés qui concurrençaient les femmes de mauvaise vie.

Si les courses des pirates avaient été infructueuses, la ville entière serait morte de faim. Car ce pays qu'on appelait autrefois le grenier de Rome, ne produisait pratiquement plus rien. Alger dépendait donc de ce genre d'« importations ».

Des prisonniers de tous les pays chrétiens emplissaient, en qualité de marchandises, ces étranges *magasins*. Les captifs se comptaient par milliers, et dès le jour de leur arrivée, ils devenaient un objet de spéculation.

Sur le marché aux esclaves, le Badistan, on achetait un homme vigoureux pour 50 ducats, en espérant en tirer une rançon de 300 ducats. Mais, pour que le capital investi rapporte des intérêts, on louait l'homme comme journalier ou bête de somme, pour 3 ducats par mois.

Les moins malheureux étaient ceux qui logeaient chez l'employeur, et les plus heureux, ceux qui avaient eu la chance d'avoir été achetés par une riche famille juive pour servir de précepteurs, notamment pour enseigner les langues étrangères nécessaires au commerce en Méditerranée... Ainsi, le propre frère de Miguel Cervantès, Rodrigo, avait été acheté par un savant médecin juif auquel il servait d'assistant.

Les autres captifs revenaient à la nuit, au *baño*, où on les faisait encore travailler durement, et précise Cervantès, « parfois on les conduisait à la corvée de bois, ce qui n'était pas un mince tourment ». Ce sont les traducteurs du Don Quichotte, notamment Camille Pitollet, autour des années 1930, qui rendaient les mots de Cervantès « *ir por leña* » par « *aller à la corvée de bois* »...

Pendant la dernière guerre d'Algérie, on a reproché à l'armée française d'avoir inventé « *la corvée de bois* ». Dans ce domaine, il faut bien rendre à César ce qui est à César. Pour punir les esclaves rebelles et surtout ceux qui cherchaient à s'évader, car c'était une perte de marchandise et donc de bénéfices, les barbaresques avaient inventé la « corvée de bois » dès le XV^{ème} siècle.

Écoutons plutôt le témoignage de Cervantès :

“ Nulle chose ne nous désespérait davantage que d'ouïr ou de voir à chaque pas les cruautés jamais vues et inouïes, dont mon maître usait à l'encontre des chrétiens. Chaque jour, il pendait son homme, il empalait celui-ci, il coupait les oreilles à celui-là... ”.

Un historien espagnol ajoute : « Parmi les cruautés auxquelles on soumettait les captifs, figurait l'accrochage. On laissait tomber du haut d'un mur, la victime, une ou plusieurs fois, au bout d'une corde, sur un crochet, et on la laissait là jusqu'à ce que mort s'ensuive ; il y avait aussi l'ensevelissement : on enterrait tout le corps sauf la tête, et, on laissait agoniser, quand on n'abrégeait pas la vie du supplicié en faisant passer une fantasia au galop sur son crâne ; certains étaient brûlés à petit feu ; d'autres étaient dépecés vivants ;

d'autres avaient les os rompus sur la roue...”... Fin de citation. J'en passe ici et des meilleures.

Il existe un livre de cette époque qui s'appelle *Le Dialogue des Martyrs d'Alger*. Il a été écrit par un certain Antonio de Sosa, qui fut prisonnier à Alger, en 1578, c'est à dire en même temps que Cervantès et qui témoigne par d'horribles descriptions, de la réalité de tout ce qu'a dit Cervantès, là-dessus.

Pour confirmer, s'il le fallait, la cruauté des barbaresques, on possède un témoignage extraordinaire, concernant le fameux Khaïr-ed-Din Barberousse. Un jour qu'il était poursuivi en mer, par le marquis de Santa Cruz, gouverneur d'Oran, trouvant que ses galériens ne ramaient pas assez vite, il coupa d'un coup de cimeterre le bras d'un rameur et s'en servant comme d'une massue, il se mit à frapper les autres prisonniers.

Pour le motif le plus futile, on faisait exécuter un esclave. Tous les jours, à onze heures, on hissait un drapeau blanc au sommet de la grande mosquée. Les badauds accouraient alors pour assister aux exécutions... Mises à mort, mutilations, tortures, étaient des divertissements quotidiens et les cris de souffrance des suppliciés étaient choses aussi coutumières que le braiment des ânes ou la clochette des marchands d'eau ... La bastonnade ne s'arrêtait généralement qu'à la mort du patient. Elle était devenue une institution aussi régulière que le marché de chaque jour. On couchait le condamné tout nu sur la place. Deux policiers en djellaba verte – c'était l'insigne de leur fonction - accroupis sur la nuque et les jambes du malheureux, l'empêchaient de bouger, tandis que deux autres frappaient en cadence, avec de lourdes matraques, en criant à tour de rôle, le nombre de coups qui pouvaient aller jusqu'à quatre cents. Après quoi, la masse sanglante, réduite en bouillie, était traînée à l'écart.

Les historiens de l'époque nous disent qu'avec l'arrivée d'Hassan, le Vénitien, les distractions habituelles : pendaisons, décapitations, strangulations, bûchers, avaient perdu de leur intérêt. On se mit à empaler les condamnés. Je vous fais grâce de la description du supplice. Sachez seulement que Hassan, de

fort bonne humeur, pariait avec son entourage, pour deviner par où sortirait le pieu : l'œil ? la bouche ? le crâne ? ou la joue ?...

Le *Cautivo*, le captif du Don Quichotte déclare, non sans une certaine malice, que seul, un soldat espagnol du nom de Saavedra, s'en tira sain et sauf... Je le cite : « *Cet homme - c'est à dire Cervantès lui-même - bien qu'il ait fait des choses qui resteront dans la mémoire de ces individus pendant de longues et nombreuses années, et toutes pour recouvrer la liberté, ne reçut jamais la bastonnade de la part de son maître qui, jamais n'ordonna de la lui faire donner, et jamais ne lui adressa une parole désobligeante* »... Nous savons maintenant ce qu'Arrabal pense de cette situation... mais il faut dire que certains contemporains, et parmi eux, le moine Juan Blanco de Paz, compagnon de captivité de Cervantès et qui le détestait cordialement, pensaient qu'il devait y avoir là quelque chose qui tenait de la sorcellerie

Puisqu'on parle du soldat Saavedra, il nous faut signaler que, selon certains chercheurs, les ascendants directs de Cervantès ne se sont jamais appelés Saavedra. Il semblerait que Miguel ait pris ce nom qui était celui d'un lointain cousin, comme un rejet du nom de Cervantès, qui lui venait de son père...

Mais restons à Alger : le *Cautivo*, comme tant d'autres prisonniers avec lui, n'avait qu'un seul désir, celui de s'échapper, crime très grave et impardonnable aux yeux des mores, car il s'ensuivait évidemment une diminution préjudiciable du cheptel à vendre.

Je passe très rapidement sur des tentatives d'évasion qui échouèrent. - On rapporte que Cervantès en a tenté, lui-même cinq -. Au cours de l'une d'elles, cependant, le *Cautivo* et ses compagnons se cachèrent - comme cela est réellement arrivé à Cervantès - dans une grotte, près du Hamma, dit le texte. Le Hamma est un quartier qui a existé et qui existe encore à l'est d'Alger, en bordure du Jardin d'Essai, pour ceux qui l'ont connu. Cette grotte, appelée

grotte de Cervantès, e régulièrement visité par les touristes venus à Alger. C'est dire ici la réalité topographique du récit.

Toujours dans cette réalité topographique, Cervantès cite le port de *Dschirgeli*, mais là, il est moins précis, puisqu'il le situe à trente lieues d'Alger, du côté d'Oran, alors que le vrai *Djidjelli* se trouve à l'extrémité est de la corniche de Bougie. Il se trompe moins pour *Tabarca*, qui était à l'époque un comptoir génois où l'on exploitait le corail.

*

* *

Mais nous arrivons au moment où une jeune moresque aperçoit notre homme, à travers une de ces petites fenêtres caractéristiques de l'architecture arabe, le *moucharabieh*, qui étaient, je cite Cervantès : “ *davantage des trous que des fenêtres* ”, fenêtres qui donnaient sur la cour des prisonniers

Et là, nous sommes en pleine fiction romanesque. Nous voilà plongés dans le roman courtois que l'on prisait tellement à l'époque. C'est le coup de foudre, si cher à la littérature, mais si invraisemblable dans la réalité du moment, entre une jeune fille musulmane et un esclave chrétien. Evidemment, la jeune fille, comme il se doit dans les romans courtois est merveilleuse, merveilleux son cou, merveilleuses ses oreilles, merveilleuse sa coiffure, merveilleux ses atours. Cervantès a seulement oublié les yeux. Un seul détail s'avère un peu plus réaliste : « *aux chevilles, qu'elle avait découvertes, à la mode du pays, elle portait deux khalakhels d'or* » ; et, Cervantès nous explique : « *Khalakhel, c'est le nom moresque des anneaux ou bracelets pour les pieds* ».

Je ne dis pas que la jeune femme, enfermée dans un harem n'ait pas pu voir le captif chrétien, ni qu'elle n'ait pu se montrer à lui. La chose était fort possible puisque les mahométans, si jaloux de cacher leurs femmes aux regards des croyants, se souciaient peu qu'elles soient vues par des infidèles qui, après tout, n'étaient que des chiens et des fils de chiens (*el roumi kil kelp, beni kelp*)

Mais, toute idée de relation amoureuse est invraisemblable, pour les mœurs du temps. S'il s'était encore agi d'une captive chrétienne enfermée de force dans un harem, la chose eût été plus vraisemblable et on en a de nombreux exemples. Mais Zoraida, puisque c'est ainsi que s'appelle notre héroïne, est une pure moresque, fille d'un notable mahométan.

Or voici que cette demoiselle, si le mot ne vous paraît pas aussi impropre que la situation, a été élevée dans la vénération de la Vierge Marie, que les Arabes appellent Leïla Mariem - voilà un détail authentique - “ *Leïla Mariem veut dire : Notre Dame la Vierge Marie* ”, explique le captif. Et cette jeune fille embrasse souvent la croix, parce que son esclave chrétienne le lui a “ ordonné ” (Vous avouerez que la fiction ici paraît un peu grosse)...

Pour les beaux yeux de son chrétien et pour préparer sa fuite, elle vole l'argent de son propre père, un très riche marchand : d'abord elle lui vole dix zianis. L'auteur nous précise “ *ce sont de petites monnaies d'or en usage chez les mores* ” ; puis mille écus d'or, puis mille cinq cents soltanis (les soltanis sont des monnaies turques d'or fin), et enfin, une cassette avec dix mille écus et les bijoux personnels de la jeune fille.

Une correspondance amoureuse s'établit entre nos deux héros, et sous le haut patronage de “ *l'authentique Allah* ” - l'autre étant faux, bien sûr - et de Leila Mariem, on échange des promesses de mariage et l'on prépare l'évasion. “ *Que le vrai Allah te garde, Dame de mes pensées et la bienheureuse Marie, qui est la vraie mère de Dieu, et qui a mis dans ton cœur ce désir de départ vers la terre des chrétiens, car elle veut ton bien.* ”

Ici, intervient un renégat, originaire de Murcie, devenu musulman pour sauver sa vie. Ce renégat, après une vie d'aventures et de turpitudes devient soucieux de retrouver la foi de son enfance et de se retirer en paix, en terre chrétienne. Il va donc aider les amoureux...

Sur le plan de l'intrigue romanesque, cet homme est absolument nécessaire. C'est lui qui va assurer les traductions entre nos fiancés... C'est lui qui va servir d'intermédiaire pour acheter le bateau qui doit emporter les évadés et la belle Zoraïda...

Mais en même temps qu'il est nécessaire à la fiction, dans son rôle de alcahuete, c'est-à-dire d'entremetteur, il est un élément authentique de l'histoire et du paysage de la ville barbaresque d'Alger.

Un historien espagnol, Antonio Borrell, apporte cette précision : “ *A cette époque, des douze mille maisons que comptait Alger, plus de la moitié étaient occupées par des renégats* ”. Ce qui représente une population de plus de 6 000 hommes et toutes leurs nombreuses familles.

Le renégat le plus fameux fut Khaïr ed Din Barberousse, celui qui prit le penon, ce rocher fortifié par Charles-Quint, en face d'Alger, et fit du port abrité, la base principale de tous les corsaires barbaresques.

Mais les rois d'Alger, qu'on les appelle beys, beglierbeys, deys ou aghas, furent aussi des renégats. Le béglierbey d'Alger, par exemple, qui fut le maître de Cervantès, était Italien d'origine et s'appelait Andreta. L'histoire l'a appelé Hassan, le Vénitien.

Renégats encore, les reis, c'est à dire les capitaines corsaires.

Renégats, les janissaires du Sultan et leurs officiers.

Renégats, enfin, la plupart des vizirs, des vice-rois et des amiraux de l'empire ottoman.

En effet, dans tous les pays, soumis à sa domination, le souverain turc faisait tous les ans, une réquisition de jeunes garçons chrétiens – il serait plus juste de dire une razzia -. On les prenait à l'âge le plus tendre et on ne choisissait que les plus beaux et les plus forts. Ils avaient vite fait d'oublier parents et sol natal et ne connaissaient plus d'autre patrie que la caserne ou le sérail. Aucun de ceux-là n'aspirait à revenir en arrière. Ils s'attachaient tous avec enthousiasme à la nouvelle foi conquérante.

A ces jeunes renégats, venaient s'ajouter tout un ramassis de volontaires adultes. La lie de l'Europe. Tout ce qui était en rupture de ban, dévoyé, déçu ou avide d'aventures, se rassemblait sous le croissant.

On se faisait Turc (comme on se fait employé, enseignant ou militaire) : c'était une carrière, où chacun avait ses chances, car sur les possessions ottomanes, on ne connaissait, en principe, aucun préjugé, aucun privilège, aucun héritage de noblesse. Les mahométans de naissance n'avaient aucun avantage sur les nouveaux convertis. C'est sur ces renégats que reposaient la force de l'empire turc et la prospérité d'Alger.

Mais, revenons à notre renégat de Murcie... pour acheter le bateau de l'évasion, lui-même a recours à un taghari. C'est un maure tagarin (*un moro tagarino*); Sur ce *moro tagarino*, le cautivo nous explique : “ *On appelle Tagarins, en Berbérie (la Berberie n'étant rien d'autre que le maghreb) les mores de l'Aragon...* ” Ces maures Tagarins, expulsés d'Espagne, étaient venus s'installer à Alger, sur les hauteurs de la ville. Ils avaient planté leurs tentes en un lieu qui, encore aux derniers jours de l'Algérie Française, s'appelait le quartier des Tagarins, que bon nombre d'Algérois ont habité ou connu. C'est dire, si là encore, nous sommes au cœur de la réalité.

Après le sens du mot **Tagarino**, le cautivo poursuit ses explications : “ *les mores de Grenade s'appellent les Mudéjars, et dans le royaume de Fez (c'est à dire l'ancien Maroc) on appelle les Mudejars, des Elches.* ”

Ce qu'il faut savoir, c'est que d'un côté, les Espagnols appelaient les renégats dans l'autre sens, c'est à dire les musulmans qui se faisaient chrétiens, **los tornadizos**, en gros, ceux qui tournaient leur veste, et que les maures les appelaient aussi d'un mot méprisant, dans leur langue, **Elche**. C'est là l'origine du mot **Elche** qui désigne une localité de la province d'Alicante, célèbre pour sa palmeraie, mais peut-être aussi pour le nombre de convertis qui s'y étaient installés....

Puisque nous en sommes aux personnages, voyons chez eux la part de fiction et la part de réalité...

Dans le récit du Quichotte, il est dit que la belle *Zoraïda* était la fille de *Agi Morato*. Or, il a bien existé à Alger, à cette époque, un riche marchand nommé *Agi Morato*, et Cervantès a dû le connaître... ça c'est la réalité... En revanche, sa fille – l'authentique - s'appelait *Zahara* (évidemment, c'est là un prénom certainement moins romanesque que *Zoraïda*) et, de plus, elle était loin d'être la jeune fille amoureuse du *Cautivo*. Elle fut mariée à *Abd-el-Malik*, qui devint sultan du Maroc, en 1576 (un an après l'arrivée de Cervantès à Alger), puis devenue veuve, elle épousa *Hassan Pacha* en 1580, (dernière année de captivité de Cervantès). - Conservez ce nom de *Hassan Pacha*, nous allons le retrouver au siège d'Oran - Il est bien évident que dans ce genre de mariages, ce n'était pas l'amour, mais l'importance des accords politiques ou, plus encore, de la somme que l'on mettait pour acheter une femme, qui l'emportait ; il n'empêche... on a bien l'impression que Cervantès connaît tout ce petit monde. C'est un véritable ami de la famille...

Quelques pages plus loin, le *cautivo* se dit l'esclave de Arnaut Mami. Le détail est authentique, puisque c'est le capitaine barbaresque Mami qui s'était emparé de la galère espagnole *El Sol* sur laquelle s'étaient embarqués les deux frères Cervantès, dans leur voyage de retour de Naples... Ce qui est moins vrai, c'est l'interprétation de ce nom... Les premiers traducteurs français avaient transformé Arnaut, en Arnaud, en cela, ils commettaient une erreur. En arabe, El Arnaut, c'est l'Albanais (Or, Albanais c'était bien la nationalité d'origine de Mami qui était bien évidemment un renégat).

*

* *

Puisqu'on parle traduction, quelques mots sur le langage de ces gens. Sur le port d'Alger, où toutes les races et tous les pays se côtoyaient, au XVIe et au

XVIIe siècles, on se parlait en *lengua franca*. Le *Cautivo* nous explique : “ *l’homme s’exprima dans cette langue que l’on parle dans toute la Berbérie et même à Constantinople entre captifs et maures, qui n’est ni mauresque, ni castillane, ni d’aucune autre nation, mais un mélange de toutes les langues par lequel nous nous comprenons tous.* ”

Cette langue était une sorte d’esperanto méditerranéen qui devait donner plus tard le sabir et peut-être même quelques mots du pataouète, une certaine forme du langage pied-noir, On peut se faire une idée de ce qu’elle devait être, en relisant le fameux ballet qui sert d’intermède dans le *Bourgeois Gentilhomme*, de Molière, lorsque Monsieur Jourdain qui veut marier sa fille avec le grand Mamamouchi, devient Mufti :

“ *Se ti sabir
Ti respondir
Se non sabir
Tazir, tazir.
Mi star mufti
Ti qui star ti
Non intendir
Tazir, tazir* ”

Personnellement j’ai découvert ce texte au lycée, avec un prof de français qu’on avait surnommé *Bartolo*. Vous comprendrez facilement mon étonnement de lire chez Molière des expressions souvent entendues, dans mon enfance, dans les ruelles d’Oran, des questions du genre “ *Ti que star ti ?... Ti star patron ?* ”... ou bien “ *Ti que fazer ?* ” ou dans les marchandages “ *Ti que querer ?*... ou encore “ *Ti que donar ?* ”... quelquefois même des expressions plus érotiques, comme “ *andar, venir, fazer gustin* ”. Une des dernières phrases en sabir que j’ai entendues a été une définition de l’O.A.S. qui me fut donné par un vieil arabe, gardien de voitures, terrorisé par la tournure des « événements » : « *Emilio, ti saber que star Louas ? Louas star fellagah español !* »

Par contre, *Zoraida* s'adresse au Cautivo en arabe, mêlé d'espagnol, et la seule expression que transcrit Cervantès, montre qu'effectivement, il a bien retenu quelques mots arabes pendant son séjour algérois. “ *Amexi, cristiano ?...*”, dit-elle... et Cervantès traduit : “ Tu t'en vas chrétien ? ”... et plus loin, à nouveau “ *Amexi... Va-t-en* ”. Malgré cette phonétique maladroite, ceux qui connaissent l'arabe, retrouvent l'expression algérienne, pour se débarrasser d'un importun : *Hamechi, hamechi...*

Il est un deuxième mot intéressant dans la bouche du captif : le jour de l'enlèvement de Zoraïda, sera le premier *juma*, et Cervantès explique “ *le juma c'est leur vendredi*”. En effet, le vendredi, en arabe, se dit *djemaa*, ce qui signifie aussi assemblée. C'est le jour saint de l'Islam, et c'est ce jour-là que se réunissent les *djemaas*, les assemblées.

Une fois encore, il nous faut revenir au projet d'évasion, pour n'en retenir que des indications topographiques qui sont autant de repères authentiques. La belle Zoraïda attend ses libérateurs, dans la résidence de son père, hors les murs de la ville “ *Vous me trouverez dans le jardin de mon père, qui se trouve à la porte de Babazon, près de la plage*”.

Cette puerta de Babazon - c'est la porte Bab Azoun... Nous savons que dire porte et bab, c'est faire un pléonasme, car bab signifie porte, et Azoun, ce sont les brebis... C'est là, en effet, que l'on égorgeait les moutons pour les grands sacrifices rituels ; c'est là aussi hélas que les soldats français trouvèrent en juillet 1830, quelques têtes de chrétiens encore accrochées aux murs.

Avec l'élargissement de cette porte, on créa la rue Bab Azoun qui abritait un marché de plein air des plus pittoresques et des plus florissants.

Une autre porte, signalée par Cervantès - Alger comptait alors neuf portes - était la puerta de Babaluate, la fameuse Bab-el-Oued, la porte de la rivière, qui s'ouvrait sur un quartier, Bab el Oued, très connu depuis les événements

d'Algérie. C'est d'ailleurs sur la grand-Place, devant Bab-el-Oued qu'avaient lieu les exécutions

Pour aller au plus court, je dirai que, une fois franchies les portes d'Alger, l'enlèvement de Zoraïda se fait dans des conditions plus que romanesques. C'est la fiction poussée jusqu'à l'invraisemblance. Les évadés vont et viennent dans la maison de Agi Morato, finissent par le réveiller. Surpris, il pousse de grands cris. Or, ces cris n'éveillent personne parmi les serviteurs et les esclaves qui l'entourent. Un critique moderne espagnol reconnaît que la chose est invraisemblable : “ *La scène dit-il, est assez incroyable, car les cris de Agi Morato auraient dû être entendus par l'un ou l'autre de ses serviteurs qui, malgré leur sommeil, auraient dû intervenir* ”.

Plus difficile à admettre encore, c'est l'attitude de cette fille affectueuse, confite en dévotion, qui assiste au désespoir de son père bien-aimé avec une impassibilité surprenante. “ *O fille infâme, enfant mal conseillée ! Où t'en vas-tu aveugle et écervelée, au pouvoir de ces chiens qui sont nos ennemis naturels.*”

Camille Pitollet dans sa traduction et ses commentaires, trouve cette jeune femme - je le cite - “ *étrangement immorale, et même, en face de son pauvre père trompé par elle, d'une sécheresse d'âme barbare* ”, ce qui, dit-il, s'explique par le caractère de fiction romanesque du récit.

Laissons donc fuir nos amoureux avec leurs complices. Une grosse tempête les accueille, comme il se doit dans un bon roman à péripéties multiples, et ils ne peuvent relâcher comme prévu, à **Sargel**, c'est à dire à Cherchell. Ils arrivent cependant en un lieu qui mérite un commentaire :

“ *Nous arrivâmes dans une crique qui se creuse à côté d'un petit promontoire ou cap, que les mores appellent le cap de la **Caba Rumia**, ce qui signifie dans notre langue : la prostituée chrétienne. Car il est de tradition chez les Mores que c'est là qu'est enterrée la Caba, qui causa la perte de l'Espagne*”

L'explication de cette traduction est simple : La **caba**, c'est la **Kahba**, la prostituée... **Rumia**, c'est la romaine, la chrétienne... **Roumi**, **Roumia** sont les

noms que les arabes du Maghreb ont toujours donné aux chrétiens, même encore aujourd'hui.

En revanche, il nous faut corriger l'amalgame fait par le Cautivo. En réalité, il y a eu *deux cabas* ou deux *Kahbas*, dans l'histoire du Maghreb et dans l'histoire Hispano-moresque : la première est la résistante Kabyle, la Kahena... la Jeanne d'Arc du Maghreb que les arabes envahisseurs, appelèrent – sans raison - la prostituée. Elle n'était d'ailleurs pas chrétienne, c'était une princesse berbère juive... La seconde *Caba* ou *Kahba*, fut la fille du Comte Julien qui habitait l'Andalousie. Elle fut violée - certainement avec son accord - par le roi Roderic. Pour se venger, le Comte Julien, son père, introduisit les Arabes de Tarik en Espagne.

Malgré tout ce que je viens de signaler, le mot *caba* ou *Kahba* est dû à une double confusion acoustique et sémantique. En réalité, si l'on en croit certains arabisants, il ne s'agit pas de Caba Rumia, mais de *cobor Rumia*, c'est à dire le Tombeau de la Chrétienne.

Et là nous sommes dans la réalité topographique, car ce lieu existe réellement entre Alger et Cherchell, non loin de Tipaza

Si vous m'autorisez une anecdote personnelle, je vous dirai que, avec mon épouse et des amis algérois, j'ai visité ce Tombeau de la Chrétienne, il y a plus d'un demi siècle, maintenant. Il s'agit d'une très grosse tour, assez peu élevée, faite de gros blocs encastrés, sans ouverture apparente, mais montrant sur sa face nord (face à la mer), une grande croix de pierre, ce qui explique le nom donné au tombeau. Il y avait là, un vieux fellah, un paysan arabe, qui faisait fonction à la fois de gardien et de guide municipal. Nous avons soumis ce pauvre homme au feu roulant de nos questions : D'abord, qui avait construit cette tour ? Sa réponse fut, sans l'ombre d'une hésitation : “ Va savoir ! ”.... Mais, qui était enterré là ?... “ Va savoir ! ”... Mais, pourquoi cette croix en terre d'Islam ?... “ Va savoir ! ”... et ainsi de suite... A toutes les questions posées, la réponse arrivait

imperturbable... “ Va savoir ! ”... Devant tous ces “ Va savoir ! ”, c’est nous qui nous sommes lassés les premiers...

Mais, il faut achever notre récit... Pour ménager le suspense romanesque, encore une attaque de pirates - cette fois-ci, ils ne sont pas barbaresques ; ils sont français - attaque où l’on perd la cassette de Zoraïda, avec l’or et les bijoux volés – ce qui a dû paraître moral à Cervantès - et le Cautivo arrive enfin en Espagne, avec sa belle. “ *En lui servant d’écuyer et non pas d’époux* ”, se défend-il. La nuance est de taille. C’est là un dernier clin d’œil à la littérature courtoise et une façon élégante de nous informer que pour ce qui était de leur union charnelle, rien n’avait été consommé ! C’est encore une illustration du fameux dialogue de l’amour espagnol : « Señorita, par où faut-il passer pour atteindre votre chambre ? Señor, il faut passer par l’Eglise... »

Comme le Cautivo, Cervantès arrive en Espagne - mais lui, c’est sans dulcinée et sans argent. Nous allons passer sur les détails de ce retour, à la fois anonyme et misérable, passer également sur les efforts entrepris par Miguel pour sortir de la misère une famille qui vit des charmes d’une sœur prostituée, alors que l’autre est entrée chez les Carmélites déchaussées et suit la règle la plus austère de la grande Sainte Thérèse d’Avila. Belle illustration, si l’on peut dire, des contradictions de la société espagnole du Siècle d’Or

Après son aventure algéroise, Cervantès avait perdu ses lettres de recommandation gagnées à Lépante. Néanmoins, grâce à quelques relations, il obtient de Philippe II de partir pour une mission secrète à Oran.

Oran était alors, depuis le cardinal Ximenez et Isabelle la Catholique, un préside - *un presidio* -, c’est à dire une possession espagnole, chargée de gêner les activités des corsaires barbaresques. On y envoyait les bandits condamnés à des années de galère. Un personnage de Cervantès, dans les Nouvelles Exemplaires, avoue, non sans humour, qu’il partait à Oran, pour écrire ses

mémoires, avec une plume de neuf mètres de long. Il faisait allusion à la rame du galérien. En fait, on y envoyait aussi les fils de famille qui se conduisaient de façon scandaleuse, les “ calaveras ”, les têtes brûlées, pour les assagir, et, avec eux quelques grands seigneurs tombés en disgrâce et qui, par le luxe qu’ils étalaient dans cet exil, avait fait surnommer Oran, la **Corte chica**, la petite cour...

Aujourd’hui encore, on s’interroge sur la mission de Cervantès...

Pour les uns, comme l’Allemand Bruno Frank, il s’agissait seulement de servir de messager en apportant au gouverneur d’Oran avec la décoration de l’Ordre de Santiago, une lettre autographe du roi : une façon camouflée de donner à Cervantès, 100 ducats d’or, pour bons et loyaux services, et surtout se débarrasser de lui.

Pour les autres, comme Emmanuel Roblès, l’écrivain oranais, compagnon d’Albert Camus, il s’agissait d’une mission de haute confiance qui lui laissait espérer quelque poste important à son retour. Philippe II méditait de venger l’affront fait à son père, Charles-Quint, en 1541, devant Alger, et voulait organiser une vaste action contre les barbaresques, ennemis de la foi et pirates impénitents. Pour cela, il fallait que le gouverneur d’Oran consolidât la domination espagnole à l’intérieur du pays. Le message que Cervantès emportait, contenait précisément les instructions royales pour le gouverneur.

Quoi qu’il en soit, Cervantès parlera de cette mission avec beaucoup de fierté jusqu’à la fin de sa vie...

Il embarque à Carthagène, à la fin du mois de mai 1581, sur un brigantin qui assurait le service régulier avec Oran. Le voyage durait un après-midi et une nuit.

Les Oranais connaissent le spectacle qu’il découvrit au petit jour, après avoir laissé par tribord arrière, les trois rochers des Iles Habibas, longé la plage des Andalouses, doublé le Cap Falcon, et traversé la baie de Mers-el-Kebir... :

d'abord en toile de fond, la masse du djebel Murdjadjo, massif montagneux, avec le château de Santa Cruz – il était à l'époque, beaucoup moins important qu'il ne l'est aujourd'hui, juché au sommet d'une colline, l'Aïdour, plus connue sous le nom de colline de Santa Cruz... Plus bas sur la même colline, le fort du *Santon*, qui contrôlait un chemin de montagne reliant Oran à Mers-el-Kébir, et que les Espagnols ont appelé le *camínico de la muerte*, le petit chemin de la mort parce qu'il surplombait la mer par un à-pic vertigineux de plus de cent mètres et qu'il avait été le lieu de nombreux crimes et suicides.

Un peu plus bas, la ville d'Oran, qu'on appelait alors, la Blanca, la ville blanche coupée en deux blocs, de part et d'autre d'un ravin - le Raz-el-Aïn - où coulait un oued qui ravitaillait la ville en eau douce. Pour certains historiens, d'ailleurs, Ouahran, le nom arabe d'Oran, signifierait la coupure.

Toujours vu de la mer se dressait à bâbord, c'est à dire à gauche, le Rozalcazar, une énorme forteresse ; à droite, de l'autre côté de l'oued, la citadelle, enfermée dans ses remparts et dominée par la Casbah.

Dans la biographie qu'il a écrite sur Cervantès, Bruno Frank nous dit qu'après avoir grimpé un raidillon, l'auteur du Quichotte parvint au Château rouge, le Rozalcazar.

Fort de la connaissance des lieux, je peux vous dire que Bruno Frank se trompe, ce n'est pas au Rozalcazar, qu'est parvenu Cervantès, mais à la Casbah où se trouvait le palais du Gouverneur. En revanche, ses sources sont assez précises. On est même en droit de se demander si Bruno Frank n'a pas visité Oran, car le fameux raidillon existe bel et bien, et grimpe de la rive de l'oued jusqu'au Château-Neuf.

Emmanuel Roblès raconte que pour accéder au palais du gouverneur, Cervantès est passé par une poterne assez basse - Cervantès lui même en parle. Cette poterne existe encore aujourd'hui : c'est la porte de Canastel, véritable petit tunnel dans l'épaisseur des murailles. Et le raidillon qui conduisait à la

Place d'Arme des Espagnols, la Place de la Perle des Français, s'est appelé la rampe de Madrid jusqu'en 1962.

Le port d'Oran n'existait pas - le port d'Oran, est-il nécessaire de la rappeler ? - est une création française - mais il y avait une petite plage, la playica del nabo (la petite plage du navet), où le brigantin venait de jeter l'ancre. Cette plage était défendue par un fort, le fort de la Mona, le fort de la Guenon, le fort Lamoune des Français.

Vous devez être nombreux à connaître ce biscuit oranais qui s'appelle la mouna, qui a été rapatrié lui aussi et qui est maintenant connu et apprécié un peu partout en France. A Carrefour Lingostière, ma petite fille a entendu le micro annoncer : « Allons mesdames, n'oubliez pas les vieilles traditions françaises, achetez votre mouna de Pâques. »

Les chroniques racontent que lorsque les Espagnols du Cardinal Cisneros, venant de Mers-el-Kébir, prirent le dernier fortin sur Oran, ils furent accueillis par une horde de singes furieux, comme il y en avait tant à cette époque dans le djebel. Ils étaient conduits par une guenon gigantesque. Aussi donna-t-on à ce fortin, le nom de la Mona, les arabes prononçaient la mouna. Devenu forteresse, on y enferma des prisonniers et des galériens. Ceux-ci ne recevaient aucune visite, mais on pouvait pour les fêtes de Pâques, leur balancer par-dessus les murs, de quoi améliorer leur menu. Alors on prit l'habitude de préparer les gâteaux de la mouna, arrondis comme de gros boulets pour pouvoir être lancés plus facilement.

Finalement, c'est de tous ces détails topographiques, c'est de ses conversations avec les officiers de la garnison, c'est de son accueil au *Rozalcazar* et à la *Casbah* d'Oran que Cervantès se souviendra pour écrire sa comedia : le *Gallardo Espanol*. Un metteur en scène oranais, Georges Robert D'Heshougues, qui a vécu à Nice, a adapté ce texte pour en faire un spectacle

son et lumière, et le représenter dans son cadre naturel : le fort de Mers-el-Kébir où se brisa l'assaut des maures.

L'intrigue du Gallardo, comme celle de tous les romans courtois et de chevalerie, surtout si en plus, ils sont de *moros y cristianos*, de maures et de chrétiens, est suffisamment compliquée et invraisemblable, pour que nous nous autorisions à en faire l'économie.

Disons seulement que c'est un imbroglio assez laborieux, farci de quiproquos. Il raconte les amours de la princesse *Arlaxa*... Les précieuses du XVII^{ème} siècle classique ne l'auraient pas reniée. La belle mauresque demande à son amoureux, le cher *Alimuzel*, comme preuve de son amour, de lui ramener prisonnier et vivant, un héros espagnol, dont la renommée est parvenue jusqu'à elle. Comme par hasard, ce héros de la Chrétienté s'appelle *Don Fernando de Saavedra* (nous voilà en pays de connaissance !!!).

Cela donne quelques scènes invraisemblables sauvées par le génie de Cervantès : c'est d'abord *Arlaxa* qui exprime son caprice, comme doit le faire l'héroïne d'un roman courtois :

C'est ainsi Alimuzel...

Si tu ne me captures le chrétien,

l'amour sera pour toi un tyran

et moi, je te serai cruelle

Je le veux prisonnier et à mes pieds

Mais je le veux vaillant et sans blessures.

Ou encore, *Alimuzel* qui vient défier *Don Fernando*, tout seul, au pied des murailles espagnoles:

“ Ecoutez-moi, vous tous, Oranais

Chevaliers, gentilshommes et soldats. ”

Voilà ce que crie *Alimuzel*... Mais, souvenez-vous, c'est aussi le défi solitaire du Cid Campeador, fort de l'amour de Chimène :

“ Paraissez, Navarrais, Maures et Castellans
et tout ce que l’Espagne a nourri de vaillants... ”

C’est encore Don Quichotte devant les moulins à vent. Ecoutez ses bravades :

“ Point ne fuyez, lâches et viles créatures,
car il est seul le chevalier qui vous défie ”

Et, nous entrons davantage dans le roman courtois, lorsqu’Alimuzel explique qu’il ne vient pas sous les murs d’Oran, en champion de **Mahomet**, mais bien pour défendre les lois de Cupidon.

Je suis le vassal d’une dame more.

*De la beauté, elle est la reine
et je suis, moi, son humble esclave.*

C’est encore, ici, Don Quichotte, esclave de Dulcinée.

*

* *

Mais, à côté de cette “ *turquerie amoureuse* ”, comme dit Molière, à côté de cette fiction romanesque, il y a la réalité :

L’action se déroule en 1563, au cours du siège d’Oran par **Hassan Pacha** - souvenez-vous : c’est lui qui avait épousé **Zoraïda** ou **Zahara** -. Il y a eu l’assaut de Mers-el-Kébir et la prise du fort Saint Michel, au cours de laquelle 500 janissaires ont péri et toute la garnison espagnole a été massacrée. Ce siège appartient à l’histoire. Ce ne fut pas le seul, mais il fut le plus long et le plus meurtrier.

Des détails topographiques, comme la **fortaleza de los Santones**, la forteresse des Santons, **el castillo de San Miguel**, sont authentiques... Encore aujourd’hui subsistent des ruines de ce qui est devenu en français, le Santon, de même que les restes du fort Saint Michel, au-dessus de Mers-el-Kebir.

Des personnages du *Gallardo*, Cervantès a rencontré l'un des chefs espagnols, *Martin de Cordoba*, défenseur de Mers-el-Kebir et frère du Comte *Alonso de Cordoba*, qui était le gouverneur de la place d'Oran.

En revanche, il commet une erreur, très certainement de façon volontaire pour enrichir l'authenticité de la fiction (si on peut dire) : il fait intervenir dans la consolidation des remparts, l'architecte gênois, *El Fratin*. C'est un personnage qu'il connaît bien. Il l'a déjà cité dans le *Cautivo*. C'est lui qui a élevé les fortifications actuelles de la Goulette, à Tunis ; malheureusement, il n'était pas à Oran, en 1563...

Du côté algérien, les trois chefs musulmans que Cervantès cite dans le *Gallardo*, appartiennent à l'histoire et ont réellement dirigé le siège d'Oran en 1563 :

Hassan Pacha qui gouvernait la Régence d'Alger et qu'il ne faut pas confondre avec *Hassan le Vénitien*, maître de Cervantès. Nous avons même son portrait, brossé par l'historien *Diego de Haedo* : “ *de petite taille, assez corpulent, le teint blanc, de grands yeux sous d'épais sourcils, et une abondante barbe noire* ”. Ce Hassan n'était pas un renégat. C'était un coulougli. On appelle coulougli, les enfants d'une mauresque et d'un turc. L'écrivain français Brantôme avait beaucoup d'admiration pour le père d'Hassan Pacha.

Les deux autres chefs, nous dit Cervantès, étaient le roi de *Cuco* et celui d'*Alabez*, qui commandaient “ *plus de maures qu'il n'y a d'étoiles au ciel, par une nuit claire* ”. Des chercheurs érudits les ont retrouvés et situés. Le premier se nommait Ahmed Ben el Cadi, et le second Mokrani ; tous deux étaient des roitelets indépendants du Djurdjura et commandaient des tribus de mercenaires berbères et kabyles, parmi lesquelles les *Zouaoua*, mercenaires impénitents, qui devaient être à l'origine de nos régiments de zouaves

Quant au seigneur *Alimuzel*, c'est un personnage de roman courtois qui ne se distingue en rien des chevaliers chrétiens.

La réalité apparaît encore, lorsque Cervantès décrit la razzia du douar de la princesse Arlaxa, s'inspirant d'une de ces chevauchées, que les Espagnols organisaient et à laquelle, il a dû, lui-même participer.

Ces sorties étaient commandées pour obtenir des renseignements sur l'état d'esprit des tribus voisines, pour dissiper l'ennui et maintenir chez les soldats, le cœur haut et le bras ferme, et aussi tout simplement pour se ravitailler parfois en vivres frais. Les “ *moros de paz* ” - les maures de paix, c'est à dire les maures soumis aux Espagnols - qui se trouvaient à *Canastel* et les jardiniers du ravin *Raz-el-Aïn*, ne parvenaient pas toujours à alimenter le préside en légumes et en fruits.

Une autre observation qui est rigoureusement authentique, c'est la misère des soldats dans une place mal ravitaillée. La faim y était chronique ; Cervantès nous décrit un de ces hommes “ *en fort mauvais état, déguenillé, l'épée à nu, sans fourreau, tenue par un morceau de drap et un ceinturon fait de bouts de corde* ”. Et ce soldat, entre deux escarmouches, demandait l'aumône, faisait la manche, soi-disant pour les âmes du purgatoire. Je cite : “ *il portait une tablette avec invocation aux âmes du purgatoire et il mendiait pour elles.* ”

Le détail peut paraître gros... Cervantès confirme lui-même son authenticité. Je cite encore : “ *mendier pour les âmes, est un fait authentique, car moi-même je l'ai vu* ”.

Le soldat s'appelle Buitrago (Ici transparait l'ironie de Cervantès : Buitrago, pour les hispanisants, c'est à la fois le buitre : le vautour et le trago : la rasade de vin). C'est donc un soldat mort de faim - “ *muerto de hambre* ”, dit Cervantès - et aussi mort de soif. Mais, c'est aussi et surtout le *gracioso*, le gracieux, celui qui fait rire, un personnage comique indispensable dans la comedia espagnole. Comme il ne collecte pas assez d'argent pour en faire don aux âmes du purgatoire, il se contente d'en ramasser pour sa misérable panse.

S'il arrive qu'on me donne la moitié d'un écu, c'est un vrai miracle

Aussi vaut-il mieux que je mendie pour mon corps

et non pour les âmes..

Et si vous m'autorisez un brin de fiction personnelle, à mon tour, je vous dirai que je ne peux pas m'empêcher de voir en ce soldat, le premier de cette lignée de Pieds noirs oranais - je peux le dire sans problème, je suis un des leurs - un peu hâbleurs, un peu blagueurs, un peu m'as-tu vu, certainement odieux s'ils n'étaient pas tellement sympathiques, mais capables de s'adapter à toutes les situations, capables de tout supporter en se moquant d'eux-mêmes, avec humour, dans un éclat de rire, pourvu qu'ils aient, comme le dit Buitrago, “ *pan, cebolla y sardinas* ”, “ du pain, de l'oignon et quelques sardines ”... et les Oranais ont ajouté depuis, “ grâce à Dieu, merci mon Dieu. ”.

Les noms de lieux cités dans la comedia rappellent l'environnement réel oranais : *Canastel*, *Arceo*, qui deviendra l'*Arzeu* [arzeou] des pêcheurs valenciens et l'*Arzew* [arzeu] des Français... Mostagan : Mostaganem... la Marina qui désignait la basse ville oranaise (presque aussi connue que Bab-el-Oued), el *armarza*, pour désigner le port de Mers-el-Kébir, c'est *la Marsa*, vocable utilisé encore aujourd'hui, notamment à La Ciotat où se sont repliés les gens de Mers-el-Kébir.

D'autres détails apparaissent dans les préparatifs du siège, quand l'architecte Fratin fait consolider la courtine ou mur fortifié qui domine la mer. Il précise :

“ Cette courtine qui défend la place d'armes et découvre la marine ”.

Cette courtine, ou ce qu'il doit en rester maintenant, existe encore au pied de ce qui fut l'ancienne Cathédrale Saint Louis et qui s'appelait à l'époque l'Eglise de la Sainte Patience du Christ. Quant à la place d'armes de la garnison espagnole, c'était la Place de la Perle, le seul endroit d'Oran qui trouvait grâce aux yeux d'Albert Camus. Je suis né au bord de cette place et, tout enfant, il m'est arrivé de courir, en équilibre, sur cette fameuse courtine, qu'on appelait alors, « *la muraillette de Saint Louis* ».

Plus loin, Cervantès compare les mores et les turcs à ces fauves qui vivent dans la *Montagne des Lions*. Cette *Montagne des Lions*, fait partie de l'horizon oranais et se situe à l'opposé de la colline de Santa Cruz : un personnage de la Comedia précise : « *C'est une montagne escarpée qui domine l'étendue de nos terres sèches* »

Ce détail des terres sèches, *las tierras de secano*, est finement observé et ne peut appartenir qu'à un témoin visuel comme le fut Cervantès. En effet, Oran présente, entre la Montagne des Lions et la cité elle-même, une grande étendue dénudée due à la présence d'un lac salé, la Sebkah, qui est asséché une bonne partie de l'année.

Quant aux lions de cette montagne, ils ont réellement existé durant toute la première moitié du XIX^{ème} siècle, donc encore du temps des Français. Dans le Quichotte, Cervantès les met en scène. Le chevalier à la triste figure, arrête une charrette et demande ce qu'elle contient : « *Ce qui est dedans*, répond le charretier, *ce sont deux lions féroces dans des cages. Le gouverneur d'Oran les envoie à la Cour pour sa majesté* ».

Effectivement, dans le palais de la Casbah d'Oran, détruit par un tremblement de terre en 1790, se trouvait la ménagerie du roi, dans laquelle on enfermait les animaux féroces que les chefs maures offraient au gouverneur. Un plan de la Casbah d'Oran, datant de 1732, indique avec précision : la loge des autruches et la loge des lions.

Dans une autre de ses oeuvres, *La Gitanilla*, (la Petite Gitane) Cervantès parle encore de ces lions oranais qui ont dû fortement l'impressionner. La petite gitane dit la bonne aventure à une dame et lui déclare :

« *Tu es une colombe sans fiel, mais parfois je te vois sauvage comme une lionne d'Oran* »

*

* *

Je crois qu'il est temps d'arrêter cette énumération pour conclure :

Le parcours des pages “ *moresques* ” de Cervantès, vous aura, je l'espère donné une idée de cette façon qu'avait l'auteur du Quichotte de construire ses récits, en mêlant étroitement, le réel et l'imaginaire, la réalité et la fiction, en contaminant la narration par le vécu, en croisant la poésie et l'histoire. Certains vont jusqu'à prétendre qu'en agissant ainsi, Cervantès a inventé le roman moderne...

Si vous me posiez, maintenant, la question de savoir quelle est la part respective de cet imaginaire et de ce réel, je serai tenté de vous répondre : “ *va savoir !!!* ”.

Mais ce que je peux vous dire plus sérieusement, c'est que je retrouve personnellement dans le ***Gallardo Espanol*** une symbolique extraordinaire de la création cervantine. Sans prétention aucune, c'est une idée neuve que je vous offre, en conclusion, à partir de la réalité oranaise.

Pendant le siège, à l'intérieur de la ville d'Oran, en deçà de la fameuse courtine, du côté de la terre, c'est le monde de la réalité espagnole du Siècle d'Or, avec ses grands seigneurs et ses mendiants, ses hidalgos et ses picaros, ses religieux et ses ruffians, ses soldats et ses galériens, avec ses vérités, ses mensonges et ses paradoxes. Et si le préside d'Oran fut baptisé la ***Corte Chica***, la petite Cour, c'est parce que, en plus petit, on y trouvait tout ce que l'on trouvait à la cour de Madrid et en Espagne...

Ce monde réel, c'est l'univers du soldat Buitrago et de Sancho Panza.

De l'autre côté de la ville, à l'extérieur des murs et des remparts, c'est le monde de l'imaginaire, des chimères et de la folie, avec ses chevaliers errants et ses belles esclaves, ses mores chevaleresques et ses sultanes précieuses, avec ses chevauchées romanesques, avec ses duels et ses duos d'amour, avec ses dulcinées et ses chevaliers à la triste figure, avec ses mirages et ses fantasmagories...

Ce monde de la fiction, c'est le monde de Don Quichotte.

Et, sur les remparts, eux-mêmes, sur cette “ *muraillette de Saint-Louis* ”, comme un fléau entre les deux plateaux de la balance littéraire, debout, marchant en équilibre, comme d’autres Oranais le feront après lui, comme je l’ai fait moi-même enfant, se dresse le créateur génial, ce ***Don Fernando de Saavedra***, c’est à dire Cervantès lui-même, car il a pu contempler, d’un côté la réalité la plus triviale, et de l’autre, les rêves les plus fous.

L’orientalisme, la musulmanerie, avaient pour ses contemporains un parfum d’exotisme ; pour Cervantès, mesdames, messieurs, c’était l’expérience de sa propre vie.

Et maintenant, comme le dit Buitrago dans les derniers vers du ***Gallardo Espanol***, il faut souligner ce mot de la fin qui marque bien le mélange dans la vision algérienne de l’auteur du Quichotte, de la réalité et de la fiction :

“ *Le temps est arrivé de donner fin à cette comédie que je suis en train de vous jouer, et dont l’intention principale a été de mélanger des réalités avec de fabuleuses inventions* ”...

Merci